Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 18 (1880)
Heft: 23

Artikel: [Nouvelles diverses]
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-185813

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

de ce qu'ils avaient de plus brillant, se couronnaient de fleurs et ayant à leur tête le personnage le plus bouffon, déguisé d'une manière grotesque, et qu'on appelait le *Fou de mai*, en patois *Patifou* ou *Fou dai patté*, c'est-à-dire vêtu de chiffons de diverses couleurs ; un arlequin.

Ces jeunes gens allaient ainsi en procession faire des singeries et chanter devant toutes les maisons du village où chacun leur donnait de quoi faire des omelettes, des beignets et d'autres friandises qu'ils mangeaient en commun, après quoi ils passaient l'après-dînée à danser dans une grange. Aujourd'hui ces folies sont partout laissées aux enfants ; mais les jeunes gens s'en dédommagent en organisant quelque repas commun suivi de danses. D'ailleurs on a eu soin de fixer au mois de mai diverses abbayes ou sociétés militaires qui se sont beaucoup multipliées et ont fait presque abandonner les vogues de mai. On a aussi pris cette époque pour les *revues* générales des milices.

Le *Carmentran*, comme qui dirait carême entrant, est un reste du *Carnaval*, mot qui vient lui-même de *dies carnali* (jours de viande).

Le premier dimanche du Carême, ou jour des Brandons, la coutume veut qu'on fasse du riz au lait et des merveilles ou autres beignets appelés *crépis*. La jeunesse de chaque village se réjouit ordinairement ce jour-là. C'est aussi le soir de cette journée qu'on allume les *Tchaffairous*. On ramasse autant de bois que l'on peut, on le transporte à l'endroit le plus élevé du territoire de la commune, et, à l'entrée de la nuit on y met le feu et la jeunesse danse autour. On dit que depuis le village de Bullet rien de plus beau que de voir ces feux disséminés par centaines sur toute l'étendue du pays qu'on a à ses pieds.

Les *Chaffairous* sont les anciens feux des Brandons. Ce mot patois a la même origine que *Chaffagium*, qui, dans la basse latinité, signifie chauffage. *Brandon* vient de Brand, mot saxon qui signifie *incendie*. *Branda*, en basse latinité, est un tison ardent. *Dâi brandons*, en patois, des petites branches de bois sec. *Dâi rebrondons*, jeunes pousses des plantes qui avaient été étêtées.

Quant à ce qui concerne le mot *Lannerie*, on a voulu lui chercher des étymologies savantes, mais je suis persuadé qu'il vient tout simplement du mot patois *lan*, qui signifie une planche. Dans les montagnes, *onna pîce de fruit lannaye* est un fromage qui, par défaut de fabrication, se sépare en euillets et ressemble à un tas de planches.

Les *Lanneries* sont des fêtes dans lesquelles on bâtit un château en planches. On l'entoure de palissades et de fossés et les jeunes gens s'exercent tant à l'attaque qu'à la défense de cette place forte. Divisés en deux bandes conduites par leurs officiers, ils imaginent toutes sortes de ruses de guerre et entrent en pourparlers comiques pour la reddition de la place, entreprennent des sorties ou des assauts, sont tantôt vainqueurs, tantôt vaincus, et en sont quittes souvent pour quelques blessures très réelles ; il est même arrivé de très grands malheurs dans ces jeux. Voilà pourquoi on a si souvent défendu les *Lanneries*, qui sont encore tellement du goût des communes du Jorat, qu'il ne se passe guère d'année sans qu'il s'en fasse quelqu'une qui attire toujours un très grand concours de monde. C'est là aussi une des réjouissances du mois de mai.

Les *Pappegay* n'ont peut-être pas une origine plus noble que les Lanneries ; mais ces fêtes ont été retirées de bonne heure des mains de la jeunesse seule et organisées en exercices militaires réguliers. Le Pappegay de Nyon a été sanctionné par le duc de Savoie en 1527 et a obtenu de grands priviléges. Ducange dit que *Pappagallus* signifie un perroquet et cite à preuve un acte du Dauphiné de 1333. Pappagallus est comme qui dirait le Pape des oiseaux.

Le prince Richard de Metternich vient de publier les *Mémoires* de son père, le célèbre diplomate, mort il y a une vingtaine d'années. Pendant son séjour à Paris, comme ambassadeur d'Autriche de 1806 à 1809, Metternich fut en relations très suivies avec Napoléon, dans l'intimité duquel il était souvent admis. Aussi les réflexions qu'on trouve dans cet ouvrage sur le caractère et les habitudes de ce monarque sont-elles excessivement piquantes. En voici quelques fragments :

« Pour juger cet homme extraordinaire, dit Metternich, il faut le suivre sur le grand théâtre pour lequel il était né. La fortune avait sans doute beaucoup fait pour Napoléon, mais par la force de son caractère, par l'activité et la lucidité de son esprit, et par son génie pour les grandes combinaisons de l'art militaire, il s'était mis au niveau de la place qu'elle lui avait destinée. N'ayant qu'une seule passion, celle du pouvoir, il ne perdait jamais ni son temps, ni ses moyens à des objets qui eussent pu l'éloigner de son but. Maître de lui-même, il le devint bientôt des hommes et des événements. Dans quelque temps qu'il eût paru, il aurait joué un rôle marquant. Mais l'époque où il fit les premiers pas de sa carrière était particulièrement propre à faciliter son élévation. Entouré d'individus qui, au milieu d'un monde en dissolution, marchaient au hasard, sans direction fixe, et livré à tous les genres d'ambition et de convoitise, lui seul sut former un plan, y tenir ferme et le conduire à sa fin.

» Voici une anecdote qui prouve jusqu'à quel point Napoléon comptait sur l'énergie de son œuvre et se croyait au-dessus des accidents de la vie. Parmi les paradoxes qu'il se plaisait à soutenir sur des questions de médecine et de physiologie (sujets qu'il abordait avec une sorte de prédilection), il prétendait que la mort n'était souvent qu'une absence de volonté énergique chez les individus. Un jour, à St-Cloud, il avait fait une chute dangereuse (il avait été jeté d'une calèche sur une borne

qui manqua lui enfoncer l'estomac) ; le lendemain, lorsque je lui demandai des nouvelles de sa santé, il me répondit avec un grand sérieux : « J'ai com-
» plété hier mes expériences sur le pouvoir de la
» volonté ; quand le coup a porté sur mon estomac,
» j'ai senti la vie m'échapper ; j'ai tout juste eu le
» temps de me dire que je ne voulais pas mourir,
» et je vis ! tout autre à ma place serait mort. »

« Napoléon se montrait peu à son avantage dans le grand monde. On imaginerait difficilement plus de gaucherie qu'il n'en avait dans un salon. Les peines qu'il se donnait pour corriger les défauts de sa nature et de son éducation ne faisaient que d'autant plus ressortir tout ce qui lui manquait. Je suis persuadé qu'il eût fait de grands sacrifices pour pouvoir hausser sa taille et ennoblir sa tournure, qui, à mesure que son embonpoint augmentait, devenait plus commune. Il marchait de préférence sur la pointe des pieds ; il s'était donné une espèce de mouvement de corps qu'il avait copié des Bourbons. Ses costumes étaient étudiés pour faire constraste dans leurs rapprochements avec ceux du cercle qui l'entourait, ou par leur extrême simplicité ou par leur extrême magnificence. — Il est certain qu'il a fait venir Talma pour apprendre des poses. Il protégeait beaucoup cet acteur, et son affection tenait en grande partie à une ressemblance, qui, en effet, existait entre eux. Il était bien aise de voir Talma en scène ; on eût dit qu'il se retrouvait en lui. Jamais il n'est sorti de sa bouche un mot gracieux ni seulement bien tourné vis-à-vis d'une femme, bien que l'effort pour en trouver s'exprimât souvent sur sa figure et dans le son de sa voix. Il ne parlait aux dames que de leur toilette, dont il se déclarait juge minutieux et sévère, ou bien du nombre de leurs enfants, et l'une de ses questions habituelles était si elles les avaient nourris elles-mêmes, qu'il leur adressait ordinairement dans les termes les moins usités en bonne compagnie.

..... Ce défaut de savoir vivre lui attira plus d'une fois des réparties qu'il n'eut pas l'adresse de relever. — Son sentiment contre les femmes se mêlant de politique ou d'administration était poussé jusqu'à la haine. »

On dadou que n'étâi pas tant fou.

Lo bouébo à Bedanet n'étâi pas crouïo, mâ l'étâi tant toupin qu'on l'âi poivè férè eincrairè tot cein qu'on volliavè, assebin lè z'autro z'einfants, que ne vaillessont pas tschai, s'ein amusâvont gaillâ et lâi ein fasont dâi totès grisès. On avâi bio lâo derè que l'étâi mau fé dè dinsè férè einradzi on pourro inoceint, rein ne fe. Quand l'est que dû allà à la cura po étrè reçu, lo menistrè ne savâi pas se lo faillâi reinvoyî âo pâs, kâ repondâi totès lè foutaisès qu'on lâi soclliâvè ; mâ lo menistrè étâi tant bon et bravo hommo, que vollie tatsi dè lo gari dè ce défaut dè tot crairè et sè peinsâ qu'ein lâi deseint onna grossa gandoise, Bedanet sarâi portant pas asse dadou que dè lo crairè, et on dzo que l'étiont âo catsimo, lo menistrè fe état dè vouâiti pè la fenétra, et fâ :

— Eh ! te possiblio ! vouaiquie ion dâi bâo âo syndico que prevôlè per dessus lè mâisons ! Bedanet, vins vâi vairè ?

Mon fou dè Bedanet sè lâivè, cambè lè bancs et tracè vai la fenétra, tandi que lè catécumaines recaffâvont à sè teni lè coutès. Adon lo menistrè que ne revegnâi pas dè la bétanie dè cé lulu, coumeinçâ pè sè moquâ dè li et vollie profitâ dè cein po lâi espliquâ que faillâi pas deinsè crairè dâi z'affairès eimpossiblio.

— Mâ, mon pourro Bedanet, se lâi fe, coumeint pâo-tou portant crairè qu'on bâo poussè prevolâ ?

— Eh bin, monsu lo menistrè, se repond lo gaillâ qu'étâi on bocon grindzo dè cein que lo menistrè l'avâi assebin attrapâ, ye l'é cru, pace que mè seimbliâvè que l'étâi pe ézi à n'on bâo dè prevolâ qu'à n'on menistrè dè derè dâi dzanliès !

Le musicien par intimidation.

Il y a deux ans de cela. Un individu assez misérablement vêtu et porteur d'une immense clarinette entrait dans les divers cafés de Lausanne, se plaçait modestement dans un coin, faisant mine de porter à ses lèvres le bec de son instrument.

Les consommateurs effrayés se hâtaient de lui jeter quelque monnaie afin d'éviter l'harmonie.

L'homme à la clarinette n'insistait pas. Il ramassait ses sous, saluait et s'en allait plus loin recommencer le même exercice.

Un habitué du café Morand éventa son truc. Au moment où ce singulier musicien emboucha son formidable engin, il fit un signe aux personnes présentes et personne ne souffla mot. Tout le monde attendit.

L'homme décontenancé, ôte sa clarinette de ses lèvres, la regarde d'un air embarrassé, la frotte sur sa manche et l'embouche de nouveau.

On attendait toujours.

Enfin, l'artiste voyant son auditoire parfaitement décidé à l'écouter, salue et dit :

— Messieurs, je voudrais vous épargner le supplice de m'entendre ; veuillez me faire ma recette et je me retire.....

— Nullement, répond l'habitué, j'aime beaucoup la clarinette, et je ne serais pas fâché d'en avoir pour mon argent.

— Mais, monsieur, balbutia le musicien....

— Ah ça !... vous en jouez donc bien mal ?...

— Je ne sais pas, répondit-il piteusement, je n'ai jamais essayé.....

Cet aveu, dépouillé d'artifice, lui concilia les sympathies de tous et jamais il ne fit meilleure recette.

Le mot de notre précédente charade est : *Etoile*. Le tirage au sort a donné la prime à M. J.-L. Chappuis, à Chexbres.

Enigme. — Quelle ressemblance y a-t-il entre une femme menteuse et une pomme cuite ? — Prime : Un porte-monnaie.